

Première partie

Mondialisation

1.

Qu'est-ce que la mondialisation ?

La crise de la Covid-19 l'a mise en quarantaine, mais nous vivons bien encore à l'heure de la mondialisation. La connexion des différentes parties du monde a commencé lentement, par le commerce au long cours de denrées alimentaires plus ou moins essentielles: blé égyptien nourrissant Rome ou sucre de canne d'Amérique adoucissant les repas des riches européens. Au XIX^e siècle, le processus s'accélère. Le Royaume-Uni en pleine industrialisation échange le coton indien et américain contre les produits textiles issus de ses usines. Les colonisations de l'Afrique et de l'Asie intègrent des continents jusqu'alors tenus à l'écart et l'émigration vers l'Amérique accentue le caractère européen de cet épisode, marqué également par les débuts du tourisme international sur la Côte d'Azur, les premières peurs de l'autre (massacre d'Italiens à Aigues-Mortes en 1893) ou les premières pandémies de choléra originaires du Gange. Après la parenthèse des catastrophes de la première moitié du vingtième siècle, le processus reprend, mais décolle surtout après la fin de la guerre froide. Comment caractériser l'intensité de la mondialisation contemporaine ?

1. Un dégroupage de la production de richesses

Les racines de la division internationale du travail

Seul sur son île, Robinson Crusoé n'est guère productif. Conjointement à l'industrialisation, c'est la division du travail selon la spécialisation des tâches qui a permis l'augmentation de la productivité à la source de l'enrichissement de l'humanité du néolithique à nos jours. Au XIX^e siècle, l'économiste britannique David Ricardo (1772-1823) poussait son pays à s'ouvrir à la production agricole d'outre-mer pour se consacrer à l'industrie pour laquelle le Royaume-Uni était à la pointe, montrant que la division internationale du travail (DIT) profitait à chacun des protagonistes. **L'intérêt du commerce international réside dans cette productivité globale augmentée: plus il y a de participants, plus il y a de gains (pas les mêmes pour tous).** Il agrandit de plus le marché, permettant des économies d'échelle aux producteurs (baisse du coût grâce à la quantité produite) et stimule la concurrence.

L'obstacle au commerce a longtemps été le protectionnisme, réflexe naturel de l'État préservant ses producteurs. Après la période de fermeture de « l'ère des

catastrophes » (1914-1945), le désarmement douanier a commencé avec le GATT (*General agreement on tariffs and trade*) en 1947 exigeant un abaissement progressif des tarifs douaniers selon la « clause de la nation la plus favorisée » qui veut qu'on étende à tous les pays signataires le tarif le plus bas qu'on applique. Il s'est surtout accentué dans les années 1990 marquées par la création de l'OMC (Organisation mondiale du commerce) dont l'ORD (Organisme de règlement des différends) arbitre les litiges commerciaux. Les tarifs extérieurs moyens de l'Union européenne vis-à-vis du reste du monde ne sont plus en moyenne que de 2,3 %; ceux de l'Australie de 2,5 %. De multiples accords régionaux vont plus loin que l'OMC, notamment évidemment l'UE, mais aussi le MERCOSUR (Amérique latine), ou de création plus récente l'USMCA (qui a remplacé en 2020 l'ALENA entre Mexique, États-Unis et Canada), le CPTPP (transpacifique mais sans les États-Unis ni la Chine), le RCEP (asiatique), le CETA (UE-Canada) ou le JEFTA (UE-Japon).

Simultanément, une **révolution des transports** a permis l'abaissement du coût du fret. Essentiellement maritime (90 % en volume pour 70 % en valeur), il a été permis par la **généralisation du conteneur** à partir des années 1960. Au-delà de l'empilement, elle permet la standardisation et l'accélération de la manutention. Le MSC Gülsün, plus gros porte-conteneurs du monde d'une longueur de plus de 400 mètres, baptisé en 2019, peut transporter 23 756 EVP (conteneurs « équivalant vingt pieds », donc 6,10 mètres de long), soit une contenance de 386 millions de paires de chaussures. Le pétrole reste toutefois le produit le plus transporté avec 17 % de la masse totale. L'adoption du **principe hub and spokes** (moyeu et rayons) a également été décisive. Initié par l'entreprise de fret aérien Fedex autour de son hub de Memphis dans les années 1970, il permet un meilleur rendement du trafic en tournant autour de centres pour diminuer le nombre de trajets. La révolution des communications est complémentaire de celle des transports. L'immédiateté à coût très bas d'échelle mondiale permet l'établissement de relations de confiance et une grande précision des échanges qui fluidifie toute forme de partenariat. À longue distance, le numérique est porté par l'infrastructure de **plus d'un million de kilomètres de câbles sous-marins** qui parcourt les océans (Tristan LECOQ, Florence SMITS, 2017).

Des chaînes de valeur mondiales

Après un pic à 32 % du PIB en 2008, le commerce mondial s'est stabilisé autour du chiffre considérable de 30 %. Les marchandises représentent 79 % de ces échanges contre 21 % pour les services. Ces derniers constituent une part dominante de l'économie (70 % en moyenne), mais sont par nature moins exportables, se déplaçant traditionnellement avec les hommes qui les produisent : nettoyage de vitre, coupe de cheveux, leçon de mathématiques, opération chirurgicale... Ils sont pour certains soumis à de fortes régulations (banque, assurance, médecine...) et donc pour cette raison également moins à même de franchir les frontières. Leur vente à longue distance est néanmoins en hausse du fait du numérique (cours en ligne, services informatiques, ebook, économie des plateformes). Le tourisme, forme particulière de services qui fait se déplacer ses clients, progresse également

(10 % du PIB mondial aujourd'hui). De plus, les industriels « descendent » vers les utilisateurs, comme dans l'automobile où ils s'approprient à louer leurs véhicules (d'où l'investissement de Toyota dans Uber). La part des services grandit donc au sein du commerce mondial. Il n'était en effet que de 9 % du total en 1970. **Parmi les marchandises, les produits manufacturés représentent 75 % de la valeur.** Certains secteurs occupent une large part : 17 % pour la chimie, 15 % pour les télécommunications (smartphones...), 12 % pour l'automobile. Il reste **15 % pour les matières premières et 10 % pour les produits agricoles.**

Ce commerce ne se réduit néanmoins pas à un échange de produits finis géographiquement localisés. Les produits sont aujourd'hui « *made in monde* ». L'abaissement des barrières douanières, le coût devenu négligeable du fret et la vitesse des communications ont permis le développement d'un « dégroupage total » de la production (Pierre Veltz, 2017) à l'origine d'une nouvelle forme de DIT au sein de chaînes de valeur mondiales (CVM). 80 % des échanges mondiaux ont lieu à présent à l'intérieur de ces réseaux de production internationaux, soit à l'intérieur des firmes transnationales, soit en externe par des contrats de commerce et d'investissement de plus en plus complexes et flexibles, coordonnés par des relations numériques. La tendance est en effet à l'externalisation des tâches à l'échelle mondiale dans des firmes-réseaux comme Apple qui commande une chaîne de valeur mondiale sans posséder de filiales productrices.

Les différentes régions du monde impliquées dans le processus de production ne captent pas toutes la même part de valeur ajoutée selon leur position dans la CVM. Selon la « *smiling curve* » de Stan Shih (fondateur d'Acer), ce sont les extrémités amont (conception) et aval (marketing) de la CVM qui sont les plus profitables alors que le cœur (production) l'est moins. Dans l'exemple de l'iPhone, Apple contrôle les deux extrémités et une logistique industrielle complexe (Tim Cook, le successeur de Steve Jobs est un logisticien) entre des firmes localisées dans le monde entier et un assemblage final à Shenzhen (Delta de la Rivière des Perles, Chine) par le taïwanais Foxconn.

Le rôle plus ou moins vertueux des flux financiers

La dérégulation des années 1980 initiée au Royaume-Uni par Margaret Thatcher (Big Bang de la City de 1986), le décloisonnement des marchés nationaux et l'usage du numérique ont fait exploser les flux financiers d'échelle mondiale qui représentent annuellement **70 fois le PIB de la planète**. Ce chiffre est abstrait tant la dématérialisation et l'automatisation permettent l'instantanéité et la multiplication des flux. Le fait que le stock des produits financiers représente 11 fois le PIB montre davantage le poids de la finance mondiale.

La fonction première de ces flux est **l'allocation des ressources disponibles de l'épargne vers l'investissement** (surplus généré par croissance, en particulier lorsque celle-ci est déséquilibrée). L'ouverture des marchés financiers nationaux et la dérégulation optimisent ce fonctionnement, permettant notamment aux investissements de se diriger vers les régions du monde en besoin de capitaux.

Les pays émergents en ont bénéficié. La finance joue également le **rôle d'assureur de la mondialisation**, les produits dérivés permettant par exemple de couvrir les risques inhérents à la volatilité des cours des monnaies ou des matières premières pour les acteurs du commerce international. La complexité du système mondial est donc équilibrée par la finance qui est génératrice de croissance.

En permettant le développement de la finance en cercle fermé (la finance pour la finance et non pour l'économie réelle, d'un poids décuplé par l'effet de levier des emprunts visant à la spéculation), **la dérégulation accentue néanmoins les crises financières**. Elles sont consubstantielles au système: décloisonnement qui favorise la volatilité des capitaux fuyant de manière grégaire et soudaine dès l'apparition de mauvais signes (crise tequila mexicaine de 1995, crise asiatique de 1997...), formation de bulles par l'attractivité générée par les actifs le plus performants qui finissent par exploser (tulipomanie de 1637 aux Pays-Bas, crise du NASDAQ de 2001). La crise des *subprimes* (ou des emprunts toxiques) de 2007-2008 est plus directement consécutive à la dérive de la finance, ayant la titrisation (transformation de prêts en actifs financiers complexes) pour origine. Ces crises se transmettent à l'économie réelle et font souffrir les populations par les faillites entraînées. Le gonflement de la finance a par ailleurs généré **des acteurs privés trop puissants**: 7 000 milliards de \$ (les PIB réunis de la France et de l'Allemagne, qui disposent cependant de beaucoup plus « d'actifs » que cela) d'investissements de BlackRock, centralité de Vision Fund du japonais SoftBank dans le numérique... Cette puissance rend la régulation du secteur difficile. Les gains démesurés creusent par ailleurs les inégalités à l'intérieur des sociétés.

2. Les hommes en mouvement

Il n'y a jamais eu autant de migrants

Il y a aujourd'hui **281 millions de migrants dans le monde, soit 3,6 % de la population mondiale**, un chiffre qui n'a jamais été aussi élevé. Les causes des migrations sont avant tout économiques (246 millions), mais il y a **près de 26 millions de réfugiés** qui ont fui leur pays pour des raisons politiques (guerre, oppression).

Plus qu'autrefois, **les migrants sont devenus des « circulants »**, ne connaissant plus un déplacement définitif d'un pays à un autre, mais des itinéraires plus complexes, fait d'allers, de retours, de transit et de nouveaux départs vers d'autres destinations.

Paradoxalement, cette circulation, conjuguée à la connexion numérique qui facilite le contact avec le pays d'origine (médias, réseaux sociaux), est à l'origine d'un **comportement diasporique des migrants**. Les migrants adoptent de manière systématique le rapport à la communauté entretenu traditionnellement par la diaspora juive ou chinoise, entretenant des connexions internes puissantes et un lien indissoluble avec le territoire d'origine. Les métropoles sont aujourd'hui mitées de quartiers communautaires qui sont autant de portions de mondialité dans le pays.

Mobilités de court terme

Nous bougeons aussi de plus en plus pour nos loisirs. Il y a eu en 2018 **1,4 milliard de touristes internationaux** (OMT) contre 25 millions en 1950. La France est toujours le pays le plus visité avec 89 millions par an et l'Europe le bassin principal, avec ses hauts revenus et sa fragmentation politique (plus de frontières, plus de tourisme international...), mais l'Asie est en forte croissance, Bangkok ayant même détrôné Londres et Paris en tant que ville la plus touristique du monde.

Le nombre d'étudiants internationaux atteint 5 millions. Les États-Unis (20 % du total) sont la destination phare avec les meilleures universités, devant le Royaume-Uni et l'Australie qui sont favorisés par l'anglophonie. La France arrive au 4^e rang de l'attractivité avec 5 % du total, en premier lieu des Marocains, des Algériens puis des Chinois et des Italiens. On observe une généralisation des cursus internationaux et conjointement une régionalisation du phénomène.

Les **déplacements professionnels à longue distance** se généralisent également : voyages d'affaires à la rencontre de clients et de fournisseurs, congrès internationaux, colloques, rencontres sportives... Le **travail frontalier** est une autre forme de déplacement international professionnel qui se développe avec l'ouverture. Il concerne les espaces transfrontaliers à fort gradient de revenu (France/Suisse, France/Luxembourg, Malaisie/Singapour).

Un « tourisme médical » est aussi apparu. Le gradient de revenu en est également le moteur. On va chercher à l'étranger proche une médecine moins onéreuse : soins dentaires hongrois ou chirurgie plastique tunisienne pour les Européens de l'Ouest ; Mexique pour les Californiens, surtout ceux qui n'ont pas de couverture santé.

Une nouvelle façon d'habiter le monde

Les hommes sont devenus des habitants du monde. L'enrichissement global, l'abaissement du prix des transports, en particulier aérien depuis le développement du low-cost (Ryanair et EasyJet pour l'Europe) issu de la dérégulation des années 1990 et la connexion numérique font des hommes du XXI^e siècle les héritiers de Marco Polo commerçant avec la Chine ou de Francis Scott Fitzgerald brûlant sa vie de Long Island à la Côte d'Azur plus que des paysans enracinés dans leur village.

Parcourir le monde pour ses études, son travail et ses loisirs est devenu une valeur cardinale. Un nouveau rapport à l'espace en découle, fait d'un attachement moindre au territoire, privilégiant les liens de réseaux rendus plus aisés par le numérique au lieu de voisinage. Un besoin aussi de s'ancrer et un certain localisme apparaissent en réaction. Une revendication de droit à la mobilité émerge par ailleurs comme un droit fondamental.

La capacité à se mouvoir à la surface du globe n'est en effet pas aussi répandue qu'il n'y paraît. Les revenus, l'éducation, l'expérience et une forme d'audace créent un **clivage mobilitaire entre nouveaux nomades et nouveaux sédentaires**. Analysant le Brexit, le Britannique David Goodhart considère que la vie politique

est aujourd'hui structurée par l'opposition entre « ceux de quelque part » qui subissent la mondialisation et « ceux de nulle part » qui sont les migrants et les élites cosmopolites.

3. Un village global

Hyperspatialité

À cette mobilité extrême s'ajoute aujourd'hui l'**ubiquité produite par la révolution numérique**. Sur le modèle du lien hypertexte permettant le passage d'une page web à l'autre, le géographe Michel Lussault (2013) voit notre monde comme hyperspatial. D'un point de vue géographique (science sociale de la distance), cette existence virtuelle mondiale est l'étape ultime de la mondialisation, rendant la moitié de l'humanité « coprésente » (3,3 milliards de smartphones en 2017).

La bande passante est aujourd'hui majoritairement occupée par la vidéo avec la visioconférence et surtout des plateformes comme YouTube ou des chaînes de télévision non linéaires comme Netflix. Les médias ont été bouleversés par le numérique. Les chaînes de télévision qui contribuaient grandement à fabriquer une culture commune d'échelle nationale (films du « prime time »...) et un rythme commun (« messe » du 20 heures...) sont donc concurrencées, et même remplacées pour les jeunes générations, par des **médias d'échelle mondiale**. Ils pénètrent certes la diversité des sociétés en s'adaptant aux cultures locales et en offrant des tribunes à chacun, mais pulvérisent l'*agora* plus qu'ils ne la refondent.

Une civilisation urbaine

Une culture transversale émerge cependant, constituée par l'**urbanisation généralisée de l'humanité** (Michel Lussault, 2017). Alors qu'entre les origines de l'humanité et le XIX^e siècle, près de 90 % des hommes ont été ruraux, 55 % vivent aujourd'hui en ville. Cette urbanisation s'accompagne d'une convergence des modes de vie. Autant que de Cévenols, de New-Yorkais, de Peuls, de Lausannois, de Japonais, de Tasmaniens ou de Boliviens, la Terre est aujourd'hui peuplée d'urbains.

Une civilisation urbaine est née avec son mode de vie, sa morale, ses métiers, ses loisirs, sa culture... Elle est faite d'individualisme, de relations faibles avec le voisinage, de liens entretenus à distance avec ses proches, d'accès aux hubs de transport reliant au monde, de connexion numérique, de proximité avec toutes formes de service, de la diversité des origines de ses membres, en particulier les métropoles. Ahmed Aboutaleb, néerlandais d'origine marocaine est maire de Rotterdam. En 2016, année du vote pour le Brexit, Londres a pour élu à cette fonction Sadiq Khan, d'origine pakistanaise.

Les villes du monde ont d'ailleurs de plus en plus tendance à se ressembler physiquement. La « ville générique » (Rem Koolhaas, 2011) se diffuse. Elle concentre à la

fois des motifs de béton répétés à l'infini et une nouvelle monumentalité élaborée par des architectes mondiaux (Renzo Piano, Jean Nouvel, Frank Gehry, Bjarke Ingels...) dont les œuvres gigantesques et souvent coupées du contexte deviennent des éléments d'identification.

Une société mondiale

Nous en venons à ne cesser de nous comparer dans tous les domaines comme on le faisait traditionnellement à l'échelle du voisinage ou de la famille. Les regards, décrochant de l'automobile du notable local, sont braqués vers les indicateurs synthétiques de richesse (PIB par habitant) et de développement (IDH). Les systèmes éducatifs sont jaugés par le classement PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) de l'OCDE et les universités par celui de Shanghai. La revue britannique *Restaurant* établit le classement des 50 meilleurs restaurants du monde (le Mirazur à Menton en tête en 2020).

Nous nous réunissons par ailleurs autour d'événements mondiaux, essentiellement sportifs. **La finale de la Coupe du monde de football 2018 opposant à Moscou la France à la Croatie a été suivie par 1 habitant du monde sur 7.** Le football devient d'ailleurs un des principaux éléments d'une culture mondiale émergente. Les grands clubs européens sont des microcosmes : le Paris-Saint-Germain par exemple, club français de propriété qatarie entraîné par un Allemand et dirigé sur le plan sportif par un Brésilien, compte des joueurs de 11 nationalités différentes. Des **mouvements sociaux transnationaux** émergent aussi comme on l'a vu suite aux manifestations antiracistes en Europe en réaction au meurtre de George Floyd en mai 2020 par la police de Minneapolis.

Même si l'échelle urbaine existe pour les comparaisons de qualité de vie et les compétitions de clubs, on est tout de même loin, ici, du dégroupage constaté pour le fonctionnement de l'économie mondialisée. L'État-nation, certes amoindri par la force des flux qui le traversent alors qu'il est l'organisateur du territoire, est toujours le cadre de référence de la vie collective. Les **problèmes communs de l'humanité** à l'âge de l'anthropocène (causés par l'impact systémique de l'homme sur son habitat : réchauffement climatique, réduction de la biodiversité) pourraient néanmoins pousser à la formation d'une société mondiale. **Face aux pandémies, une coopération à l'échelle mondiale serait également la solution de lutte la plus efficace.** L'éradication de la variole dans les années 1970 par une campagne de vaccination massive impulsée par l'OMS a montré la voie en la matière. La veille et la recherche communes sont plus utiles que la fermeture des frontières nationales une fois le virus entré sur le territoire.

La mondialisation réunit les hommes en un lieu unique, le Monde, en lequel les richesses sont produites de manière fragmentée selon les atouts des sociétés et des espaces de notre planète. Cette division du travail à l'échelle maximale est génératrice d'un enrichissement global, mais la société mondiale en découlant est traversée de clivages entre gagnants et perdants du processus qui secrète aussi des inégalités à toutes les échelles. Les mobilités décuplées sont une des manières